

Monika KULESZA
Université de Varsovie

LE MODELE PRIS A REBOURS? QUELQUES REMARQUES SUR LA PRINCESSE DE CLEVES DE MME DE LAFAYETTE ET SUR LE COMTE D'AMBOISE DE CATHERINE BERNARD.

« Mon dessein était de ne faire voir que des amants malheureux » proclame ouvertement Catherine Bernard dans l'avis au lecteur (éd. Piva, 1993 : 239)²⁹ qui précède la « seconde nouvelle » des *Malheurs de l'amour*, intitulée *Le Comte d'Amboise*. Cette déclaration peut s'appliquer en effet à la majorité, voire à la totalité, des romans français de cette fin du XVII^e siècle. Le pessimisme amoureux n'est pas seulement du domaine des hommes, moralistes ou écrivains célèbres, tels Pascal, de La Rochefoucauld, La Bruyère ou Saint-Réal. Les femmes-auteurs, Mme de Lafayette, Mme de Villedieu, Catherine Bernard, Anne de La Roche-Guilhen ou Mlle de La Force dépeignent dans leurs romans des amants malchanceux qui ne souhaitent que réaliser leurs aspirations amoureuses et qui n'y réussissent jamais.

Au cours des dernières années du siècle la production littéraire des femmes représente un tiers de la production globale (Lever, 1976 : 222) ce qui prouve que les romancières participent activement à la rénovation du genre. Le roman, dénigré par les doctes, permet aux femmes que « le sexe plaçait *a priori* hors du champ littéraire » (Grande, 1999 : 15) de prendre la parole publiquement et de proclamer leurs idées par écrit.

Les femmes-auteurs contribuent au succès d'un genre qui jouit d'une grande popularité auprès des lecteurs, femmes et hommes. Il laisse beaucoup de liberté aux auteurs car il n'est pas soumis aux règles de façon aussi stricte que d'autres sortes d'œuvres. Il permet aux femmes de déployer leurs talents de conteuse et de préserver le mystère de leur identité, si elles le souhaitent.

La Princesse de Clèves est en effet éditée sans le nom d'auteur et sans autre indication qu'un avis « du libraire au lecteur ». Pourtant personne n'ignorait l'identité de celle qui venait de l'écrire. Ainsi Bussy-Rabutin et Mme de Sévigné parlent du roman plusieurs fois dans leurs lettres. Autant la marquise reste discrète et n'évoque pas le nom de son amie, autant son cousin n'en fait pas mystère: « [...] cet hiver, un de mes amis m'écrivit que M. de La Rochefoucauld et Mme de Lafayette nous allaient donner quelque chose de fort joli; et je vois bien que c'est *La Princesse de Clèves* dont il voulait parler »³⁰ (22.III.1678, II, 603).

Cet anonymat de façade, fréquent chez les femmes-auteurs, semble relever moins d'un véritable désir de cacher son nom que d'une tactique de faire-valoir, l'autre procédé étant d'avoir recours à un nom d'emprunt : au début du siècle, Mlle de Scudéry publie sous le nom de son frère, plus tard *Zayde* est parue sous le

²⁹ Toutes les citations provenant du *Comte d'Amboise* sont suivies du numéro de la page de l'édition de F. Piva.

³⁰ Mme de Sévigné, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Roger Duchêne, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1972-1978, 3 vol. La citation est suivie entre parenthèses de la date, du numéro du volume et de la page.

nom de Segrais. Le nom de Mme de Villedieu et de Mlle de La Roche-Guilhen peuvent être considérés comme pseudonymes (Grande, 1999 : 283-284), le premier étant le nom de l'amant qui n'est jamais devenu mari légitime, le second est composé du nom d'une terre « La Roche » que la famille Guilhen possédait et du nom patronymique.

Pour ce qui est de Catherine Bernard, ce n'est pas à elle, mais au Sieur Pradon qu'est accordé le privilège de publier *Frédéric de Sicile*. Cependant, dans « l'Avis au Lecteur » qui précède le roman, il est explicitement dit que l'auteur est une jeune personne de dix-sept ans (éd. Piva : 67), l'âge de Catherine Bernard, tandis que Pradon a dépassé la cinquantaine. *Le Comte d'Amboise*, tout comme la première nouvelle, *Eléonor d'Yvrée*, est dédiée à Madame la Dauphine et précédé d'un avis « Au lecteur », dédicace et avis qui laissent deviner l'identité de l'auteur. L'attribution est confirmée par le *Mercurie galant* qui annonce la publication de ses ouvrages et témoigne du succès des écrits de la jeune romancière³¹.

La Princesse de Clèves, le roman qui marque une rupture avec le roman héroïque traditionnel et que l'on considère unanimement comme le premier roman moderne français, est devenue la source d'un bon nombre de romans postérieurs. Il ne s'agit pas seulement des influences exercées bien après sur des chefs-d'œuvre tels que *La Nouvelle Héloïse* ou l'œuvre de Proust, grand lecteur des romans de Mme de Lafayette. Nombre de romans écrits juste après la publication de l'ouvrage de Mme de Lafayette s'inspirent plus ou moins ouvertement de la fameuse histoire de la princesse de Clèves. Parmi eux les romans de Catherine Bernard, romancière qui est aujourd'hui assez méconnue malgré un intérêt croissant depuis quelque temps pour son œuvre. Pour Henri Coulet, « Catherine Bernard a forgé un chaînon entre la *Princesse de Clèves* et les romans sentimentaux de Prévost, de Mme de Tencin, de Rousseau » (Coulet, 1967 : 292) tandis que Marie-Thérèse Hipp affirme que « sans Mme de Lafayette Mlle Bernard n'aurait probablement pas trouvé sa voie : de l'une à l'autre il y a très évidemment des rapports de filiation » (Hipp, 1976 : 506).

Dans notre propos il ne s'agit pas de discuter la supériorité de l'œuvre de Mme de Lafayette sur celle de Mlle Bernard : l'histoire littéraire l'a bien établie. Ce qui nous intéresse, c'est de comparer l'histoire, les personnages et la structure narrative de *La Princesse de Clèves* et du *Comte d'Amboise* pour voir si dans ses similitudes avec *La Princesse de Clèves*, *Le Comte d'Amboise* ne traduit pas davantage la volonté de se démarquer de son modèle plutôt que le désir de s'y conformer.

La Princesse de Clèves, parue en 1678, est présentée comme une *histoire*. *Le Comte d'Amboise* publié à dix ans d'écart, à la fin de 1688, est une *nouvelle*. Vu le flottement terminologique au XVII^e siècle, les auteurs utilisaient les termes *histoire* et *nouvelle* de manière synonymique. En effet, dans les deux cas, il s'agit d'un récit de fiction en prose, *l'histoire* signifie la narration romanesque³² tandis que *la nouvelle* est associée plus à une histoire vraie, à ce qu'on appelait *nouvelle*

³¹ Cf. l'introduction de F. Piva, p. 31-35.

³² C'est le sens que Du Plaisir donne au terme dans ses *Sentiments sur les Lettres et sur l'Histoire avec des scrupules sur le style* (1683).

historique. L'épithète *galante* était tout aussi fréquemment ajoutée à la *nouvelle*³³. Indépendamment du terme utilisé, dans les deux ouvrages l'intrigue amoureuse est inventée, même si certains personnages sont historiques et plusieurs événements ont véritablement eu lieu. Ce qui est le plus important, c'est la véracité de l'analyse des sentiments.

Plusieurs chercheurs, Catherine Plusquellec, Franco Piva, Marc Escola³⁴, se réfèrent aux travaux de Marie-Thérèse Hipp et de Roger Godenne et relèvent les affinités qui existent entre les deux romans, mais observent néanmoins le caractère superficiel de l'influence de *La Princesse de Clèves* (Piva, 1993 : 222), influence qui est visible « au niveau du thème, des épisodes et du dénouement » (Hipp, 1976 : 509). Les deux romans parlent en effet de l'amour malheureux. Les amants ne peuvent pas être ensemble parce que la femme est mariée, les deux maris sont des hommes estimables et pleins de qualités mais ils n'arrivent pas à se faire aimer par leurs épouses. Dans les deux cas la mort du mari ne libère pas la femme, bien au contraire, elle constitue un obstacle insurmontable et les héroïnes renoncent à l'amour. Les deux romans se déroulent quasiment à la même époque, à la fin du XVI^e siècle, sous Henri II et François II.

Malgré ces similitudes, nous n'avons pas affaire à une réécriture de l'ouvrage de Mme de Lafayette. Pour Alain Niderst *Le Comte d'Amboise* « n'a été écrit que pour rivaliser avec *La Princesse de Clèves* » (Niderst, 1972 : 408). Effectivement, « toute intrigue semble bien conçue à rebours » (Escola, éd. 2004 : 299), tout comme le titre qui, dans le roman de Mme de Lafayette, fixe l'intérêt du lecteur sur la femme tandis que c'est le mari qui est le héros de l'ouvrage de Mlle Bernard.

La comparaison des intrigues révèle aussi un souci constant de la jeune romancière de mener l'action au même dénouement (l'héroïne qui refuse de s'unir à l'amant même si plus rien ne s'y oppose) par des biais différents et pour lui donner une autre signification. Les deux romans commencent par la description de la cour et la présentation des protagonistes, mais ce qui chez Mme de Lafayette est l'objet d'un long développement, chez Mlle Bernard est limité à quelques phrases à peine. Ainsi l'intrigue amoureuse est repoussée dans *La Princesse de Clèves* au profit d'une fresque de la société dont l'importance pour l'histoire de Mme de Clèves et de M. de Nemours se manifeste bien après. Catherine Bernard mentionne à peine le décor, la présentation des protagonistes est rapide et l'intrigue amoureuse commence au début du roman.

Le résumé sommaire des deux romans est quasiment le même, mais si l'on examine les ouvrages plus en détail, on constate que les ressemblances sont superficielles et aboutissent à des dénouements qui, tout en restant similaires, ont

³³ Nous ne rentrons pas dans le débat sur l'appartenance des œuvres analysées au genre de la « nouvelle » ou du « roman ». Cf. R. Godenne, *Histoire de la nouvelle française aux XVII^e et XVIII^e siècles*.

³⁴ Cf. Catherine Plusquellec, *L'œuvre de Catherine Bernard (Romans, théâtre, poésie)*. Thèse pour le doctorat de 3^e cycle en Littérature et Civilisation Françaises [...] soutenue à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Rouen-Haute Normandie le 20 janvier 1984. Franco Piva et Marc Escola cf. la présentation de leurs éditions.

néanmoins une signification différente. Cela est visible au niveau des scènes clés, des personnages et de la structure.

Prenons les circonstances de la rencontre qui sont, dans les deux cas, vraisemblables et logiques : Catherine Bernard reste fidèle à la tradition romanesque du début du siècle alors que Mme de Lafayette est plus moderne dans sa démarche narrative. M. de Clèves voit Mlle de Chartres par hasard chez un bijoutier et vit un coup de foudre tandis que la jeune fille rougit timidement, mais n'éprouve rien de profond pour son futur mari. L'intrigue amoureuse se déroule selon un schéma déterminé et l'auteur met d'emblée les personnages dans une situation sans issue qui justifie le comportement des héros. Mlle de Chartres est mariée, comme la plupart des femmes de son époque, à un homme qu'elle connaît à peine et qu'elle n'aime pas. M. de Clèves le sait parfaitement bien, mais, comme elle n'aime personne d'autre et semble même ne pas comprendre quels sentiments le mari souhaiterait qu'elle éprouve pour lui³⁵ (150), il l'épouse sans crainte d'avoir un rival. Il espère peut-être que le temps et sa passion rendront sa femme amoureuse de lui. C'est après le mariage que Mme de Clèves fait connaissance et tombe amoureuse de M. de Nemours. Cette rencontre arrive, tout aussi naturellement, au Louvre pendant un bal. Le coup de foudre est partagé, bien que l'héroïne ne s'en rende pas compte immédiatement. Il est donc trop tard pour changer quoi que ce soit et le drame est inévitable.

Chez Mlle Bernard les circonstances de la rencontre sont tout aussi vraisemblables, mais le quiproquo auquel participent les héros donne à la scène une dimension plus romanesque, conforme à la tradition du roman baroque. Comme cela est fréquent dans le roman de la première moitié du siècle, le comte d'Amboise tombe amoureux de Mlle de Roye avant de l'avoir vue et juste d'après la réputation qu'elle avait « d'être fort belle » (243). Le mariage est décidé avant que les futurs époux ne fassent connaissance. La rencontre a lieu au domicile de la jeune fille qui sait que l'homme qui va arriver sera son époux. Rien d'étonnant donc qu'elle prenne le marquis de Sansac pour le comte d'Amboise et en voulant aimer son futur mari, elle tombe amoureuse par hasard de son ennemi.

L'auteur joue sur la méprise des personnages et l'histoire tragique commence comme un récit comique. Non seulement Mlle de Roye trouve cette aventure agréable, mais elle interdit aux femmes qui l'accompagnent de révéler son identité. Sansac, qui se doute de la méprise de la jeune fille, décide aussi de faire durer le mystère et « sa vivacité naturelle était encore augmentée par ce qu'il y avait de piquant dans cette rencontre » (245). L'arrivée de M. d'Amboise met fin au jeu. Mlle de Roye tombe dans son propre piège : elle ne sait pas lequel des deux hommes est son futur mari. Finalement elle est la dupe de l'histoire car M. d'Amboise la connaissait d'après son portrait et Sansac savait que ce n'était pas lui qu'elle attendait. L'embarras de la jeune fille est grand et sa déception de devoir accepter le comte d'Amboise comme époux augmente à cause de l'espoir qu'elle a eu d'épouser Sansac.

³⁵ Toutes les citations provenant de *La Princesse de Clèves* sont suivies du numéro de la page de l'édition de Bernard Pignaud, Gallimard, coll. Folio, 1972.

Contrairement à *La Princesse de Clèves* où le lecteur peut espérer voir les amants réunis seulement à la fin du roman, après la mort de M. de Clèves, chez Catherine Bernard on a l'impression tout au long du roman que les choses vont s'arranger pour les amoureux. Le mariage de Mlle de Roye est sans cesse retardé, d'Amboise renonce deux fois à l'épouser pour s'engager de nouveau tandis que Sansac est quasiment sûr (à deux reprises) d'être accepté comme époux. En plus d'autres maris potentiels défilent tout au long du texte et cela non seulement pour prouver le succès de Mlle de Roye auprès des hommes, mais surtout pour faire voler d'Amboise au secours de la jeune fille, destinée successivement aux hommes qu'elle déteste : le vicomte de Tavanès, le comte de Sancerre, le maréchal de Cossé. Le comte d'Amboise est donc un ami suffisamment généreux pour renoncer à sa bien-aimée et pour lui venir en aide si la situation l'exige. Le mariage a lieu vers la fin du roman quand Mlle de Roye croit Sansac infidèle et quand sa mère souhaite qu'elle épouse le maréchal de Cossé. Pour éviter ce mariage mais aussi par « un secret dépit contre Sansac » (307), elle épouse d'Amboise.

On peut donc dire que Mme de Lafayette met ses personnages dans une situation sans issue : mariés, ils ne peuvent que subir leur sort. Lutter contre sa passion, comme le fait Mme de Clèves au nom de la fidélité à ses principes et à son éducation, est un moyen héroïque de repousser le drame dans le temps. Réaliser ses désirs est de toute façon impossible. Mlle Bernard crée dans son roman une situation qui laisse une marge de manœuvre aux héros mais les intrigues des autres et surtout les hésitations et la passivité rendent ses personnages incapables d'agir. La conception pessimiste de l'amour est d'autant plus accentuée qu'un petit effort aurait suffi pour changer le cours des choses.

Parmi les scènes clés dans *La Princesse de Clèves* il y a certainement celle de l'aveu. Préparée par l'histoire de Mme de Tournon, cette scène a dès le départ suscité de nombreux commentaires³⁶ et constitue le moment crucial de l'action. Mme de Clèves est, en effet, plusieurs fois tentée d'avouer à son mari les sentiments qu'elle éprouve pour le duc de Nemours, mais finalement elle le fait, pressée par les soupçons du prince qu'elle a éveillés en refusant de participer à la vie de société. Comme Mme de Clèves n'a rien fait de mal, elle avoue sans crainte « les sentiments qui déplaisent » (240) forcément à son époux. Elle souhaite ainsi l'assurer car sa conduite reste irréprochable. De sages conseils donnés par M. de Clèves à Sancerre, tout comme sa conviction de pouvoir se comporter plus en ami qu'en amant ou mari si sa femme lui « avouait que quelqu'un lui plût » (181), restent vains. Le prince sombre dans la jalousie et la seule chose qui l'intéresse, c'est de connaître le nom de l'amoureux de sa femme. Il l'espionne, d'abord pour découvrir ce nom et ensuite pour se confirmer dans ses doutes quant aux actions de son épouse. Le lecteur, qui sait que Mme de Clèves lutte contre sa passion et surtout qu'elle ne manque jamais aux devoirs d'épouse, peut être déçu par le comportement du prince, mais en même temps, il le comprend bien. La jalousie accompagne toujours une grande passion et l'homme en proie à la jalousie perd

³⁶ Le premier et le plus connu reste celui de J-B Valincour, *Lettres à la Marquise de**** sur le sujet de la Princesse de Clèves*, Mabre-Cramoisy (1678), Tours, Université de Tours, 1972.

toutes ses capacités de raisonner. L'aveu qui était censé rassurer le mari et raffermir le couple a un effet contraire. Ce qui dans l'esprit de la princesse devait être un gage de confiance est à l'origine du drame qu'elle voulait éviter.

Dans *Le Comte d'Amboise*, le héros sait parfaitement bien que Mlle de Roye aime Sansac, il s'en doute dès la première rencontre (247). Il souhaite avoir la confirmation de ses soupçons ... sans le vouloir vraiment. D'une part, il presse Mlle de Roye de le lui avouer, car il préfère avoir la certitude de l'existence d'un amant que « de le craindre toujours » (255), d'autre part ce sage raisonnement est démenti dans la phrase suivante où la lucidité est remplacée par le désir de rester dans l'ignorance. Quelques pages plus loin, d'Amboise essaye de nouveau d'y voir clair tout en sachant que la vérité ne peut qu'être désagréable pour lui: « c'est me punir de ma curiosité que de la satisfaire, et toute la grâce que je vous demande, c'est que vous m'appreniez mon malheur tout entier. N'ai-je point de rival? Avouez-le-moi! » (258). Contrairement à Mme de Clèves, Mlle de Roye ne se livre à aucun aveu direct, seules ses larmes et ses rougeurs en disent long à M. d'Amboise. Par ailleurs, l'aveu n'aurait rien changé car d'Amboise n'a de doutes ni sur le fait, ni sur l'identité de l'amant tandis que M. de Clèves découvre la triste réalité grâce aux paroles de sa femme.

Cette scène considérée par les contemporains de Mme de Lafayette comme trop hardie et difficile à admettre n'est pas reprise par Mlle Bernard. Cela n'empêche qu'une fois sûr de l'amour de Mlle de Roye pour Sansac, d'Amboise renonce au mariage. Rien n'est dit, mais la réaction du héros répond en quelque sorte à cet aveu muet que constitue l'état émotionnel de la jeune femme. Contrairement au prince de Clèves, d'Amboise peut réagir et laisser Mlle de Roye libre. Le héros de Mme de Lafayette n'a pas cette possibilité.

Aussi bien le prince de Clèves que le comte d'Amboise meurent en laissant leurs femmes libres, du moins théoriquement. Certes, les deux meurent de jalousie et de chagrin à la suite d'une longue souffrance suivie d'un choc, mais la nature du coup porté est différente.

Depuis le fatal aveu M. de Clèves poursuit son enquête. Terriblement jaloux, il demande à un homme de confiance de suivre M. de Nemours et de vérifier « s'il n'irait point à Coulommiers et s'il n'entrerait point la nuit dans le jardin » (280). Le personnage qui incarnait jusqu'alors toutes qualités, qui assurait sa femme de la confiance qu'il avait en elle, s'abaisse moralement en recourant à l'aide d'un espion et ainsi court à sa perte. Au retour, son envoyé ne lui apprend rien de certain, mais le seul fait que M. de Nemours soit entré la nuit dans le jardin de sa femme et qu'il lui ait rendu visite le lendemain le pousse à envisager la pire trahison. Le choc est trop rude, M. de Clèves tombe malade et meurt par la suite.

La mort résulte d'une jalousie malade qui pousse le héros à faire son propre malheur, on a l'impression qu'il souhaite que sa femme le trompe pour justifier son désespoir. Rendre la princesse responsable de sa mort signifie la rendre coupable du crime. Mme de Clèves arrive quand même à s'expliquer, mais l'état du prince est gravissime et la faute est une fois de plus rejetée sur elle : « Vous m'avez éclairci trop tard », dit-il avant de prononcer les dernières paroles : « Je vous prie que je puisse encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère et que, s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les

sentiments que vous avez pour un autre » (293). Seule la fatalité est coupable, certes, mais la douleur de savoir l'autre se faire aimer est toujours aussi insupportable.

La véritable cause de la mort de M. de Clèves est donc la certitude que sa femme ne l'aime pas et non pas qu'elle le trompe. Cela est d'autant plus dramatique que l'on peut en vouloir à l'autre de commettre des infidélités, mais il est irrationnel de lui reprocher de ne pas pouvoir aimer. Tout le roman constitue la quête de l'amour idéal, impossible à réaliser sur terre. Le sort tragique de M. de Clèves le prouve.

Comme on l'a vu, le mariage de M. d'Amboise couronne ses longs efforts. Pourtant sa tranquillité ne dure pas. Le lendemain de son mariage, il reçoit une lettre anonyme (écrite par la sœur de Sansac) dont l'auteur l'informe des sentiments de Sansac pour Mlle de Roye et lui propose de vérifier si la jeune femme les partage : le mystérieux auteur lui envoie une lettre de Sansac pour qu'il la fasse lire à sa femme. Le comte d'Amboise ne la lui montre pas mais il tombe malade de tristesse et de douleur. C'est en vain que sa femme cherche à le rassurer, à lui prouver son amitié et sa fidélité, « d'Amboise était destiné à mourir de chagrin au milieu de son bonheur » (312). Autant M. de Clèves dit tout de suite à sa femme qu'il « meurt du cruel déplaisir qu'elle lui a donné » (290), autant le comte d'Amboise cache la cause de sa maladie « de peur de lui marquer la jalousie et de lui ôter peut-être par là la liberté de suivre son inclination quand il ne serait plus » (312). Sa maladie progresse et Mme d'Amboise finit par en deviner la raison. C'est alors elle qui insiste pour que son mari lui avoue les raisons de son mal.

Malgré le comportement exemplaire de l'épouse, M. d'Amboise l'accable de reproches déguisés : « Je meurs pour vous laisser à un autre qui ne vous aimera jamais comme moi, mais avec qui vous serez plus heureuse parce que vous l'aimez davantage » (313-314). On est tenté effectivement d'y voir un écho des paroles du prince de Clèves : « Vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimait d'une passion véritable et légitime. [...] vous pourrez rendre M. de Nemours heureux sans qu'il vous en coûte des crimes » (291). Quelques lignes plus loin, après avoir donné à sa femme la lettre de Sansac (qu'elle lit sans que le texte fasse un quelconque effet sur elle), il continue : « Non, Madame, lui dit-il, je meure avec autant de satisfaction que de regret ; mais enfin vos premiers sentiments ont été pour Sansac. Je ne suis point injuste ni tyran ; c'est beaucoup pour moi que d'avoir pu les éteindre un moment durant ma vie. Ils se rallumeront après ma mort ; je n'en murmure pas, ne leur opposez point ma mémoire ; vous savez que tant que je l'ai pu, j'ai préféré votre bonheur au mien et j'envisage avec quelque sorte de joie que vous serez parfaitement heureuse, sans que j'en sois malheureux » (314). Ces paroles voilent les véritables sentiments du comte. En affirmant le contraire de ce qu'il souhaite et par l'apparence de générosité qu'il crée ainsi, M. d'Amboise diffère du prince de Clèves. Il a beau le nier, il est un mari tyrannique. La réalité psychologique est bien triste chez Mlle Bernard, mais elle est absolument vraie.

Mme d'Amboise réagit comme elle imagine que son mari l'aurait souhaité : elle décide de ne pas épouser Sansac. L'obstacle résulte de l'idée que la comtesse

se fait de ce que doit être le comportement de l'épouse exemplaire qui, en songeant « à la générosité qu'avait eue son mari de consentir en mourant à ce qu'elle l'épousât [Sansac] » (315) essaye de se montrer digne de son époux. À l'opposé de Mme de Clèves qui sait que se remarier serait contraire aux principes qu'on lui a inculqués et moralement condamnable, l'attitude de Mme d'Amboise résulte peut-être de la reconnaissance. Ses raisons restent assez indéfinies. Sa vie et son monde « sont caractérisés par une quasi totale absence de véritables valeurs morales » (Piva, 1993 : 229). C'est pourquoi sa décision est facile à révoquer.

Le héros du livre de Mlle Bernard meurt en quelque sorte pour laisser la place à Sansac bien que cette idée lui soit insupportable. Il n'a aucun argument raisonnable pour interdire à sa femme d'épouser son rival, tandis que M. de Clèves considère M. de Nemours comme dangereux pour sa femme. Il la met en garde car, selon lui, le duc souhaite seulement la séduire (291). Lui aussi, il sait que sa mort va permettre à sa femme d'épouser M. de Nemours. Cette certitude l'exaspère mais les arguments qu'il invoque pour empêcher sa femme d'épouser Nemours sont tout à fait fondés et justifiés par la vie ultérieure du duc.

Les deux femmes renoncent donc à épouser chacune son amant et elles se comportent « comme si elles voulaient se punir de n'avoir pas aimé leur mari » (Hipp, 1976 : 515). Mme de Clèves a peur qu'une fois marié, M. de Nemours la trompe et elle l'accuse d'avoir causé indirectement la mort du prince de Clèves. Elle reprend donc le raisonnement de son mari mourant. Pour une personne aussi vertueuse que Mme de Clèves, être coupable de la mort de son mari et épouser celui qui a causé cette mort constitue un invincible obstacle au bonheur, à la vie même. Ne pas épouser le duc de Nemours, c'est répondre à l'attente du mari, mais c'est aussi pressentir la fatalité : un homme aussi séduisant et foncièrement inconstant que le duc, n'est pas capable d'aimer de façon absolue comme le souhaite Mme de Clèves. Comme elle est dotée d'une force d'âme exceptionnelle et d'un sens moral très fort, elle saura résister à toutes les tentatives de M. de Nemours d'ébranler sa décision.

Mme d'Amboise, au contraire, désobéit à son mari quand elle décide de ne pas épouser Sansac, comme si elle voulait lui montrer qu'elle avait deviné ses véritables désirs. En même temps elle a plus d'hésitations, malgré une fermeté apparente, et finalement elle est contrainte à la fidélité, car Sansac est tué lors du siège de Chartres par les huguenots.

Le renoncement au monde est, dans le cas de Mme d'Amboise, forcé par les événements et la dernière phrase du roman témoigne de l'existence des sentiments toujours vifs pour Sansac : « Elle retourna à la campagne où elle passa le reste de ses jours, remplie de ses diverses afflictions et sans oser les démêler, de peur de reconnaître la plus forte » (321). Elle a beau penser satisfaire aux désirs de son mari mort, l'amour pour Sansac a été réveillé lors de leur dernière rencontre. On peut donc croire que ses résolutions auraient été vaines, si l'amant n'avait pas été tué. Mme d'Amboise a toujours des doutes, elle est indécise à la fin comme elle a été hésitante tout au long du roman. Le personnage demeure dans une « léthargie » (Hipp, 1976 : 512) absolue qui le trouble et le paralyse.

La fin de l'histoire racontée par Mme de Lafayette reste beaucoup plus ambiguë : « Mme de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence

qu'elle pût jamais revenir. Elle passait une partie de l'année dans cette maison religieuse et l'autre chez elle ; mais dans une retraite et dans les occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères ; et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertus inimitables » (315). Mme de Clèves renonce au monde en s'imposant un mode de vie encore plus rigoureux que celui des religieux dont les vœux aident à résister aux faiblesses humaines. Si la princesse garde la liberté, c'est pour exiger de soi-même encore plus de fermeté. Le tragique de la vie humaine et de l'amour sur la terre se trouve apaisé par la perspective religieuse et « la nécessité de valeurs plus hautes » qui permettent « une sorte de salut » (Mesnard, 1993 : 620). Mme de Lafayette a permis à son héroïne de trouver enfin un certain apaisement et la paix intérieure grâce au détachement de toutes les choses terrestres. Proche de la mort, la princesse se retrouve en communion avec le prince de Clèves, ce qui forcément l'éloigne du duc de Nemours. Forte de ses expériences antérieures, elle sait éviter les occasions qui la feraient changer d'avis. Contrairement à Mme d'Amboise, Mme de Clèves est pleinement consciente et résolue dans ses décisions. Sa retraite est plus un triomphe qu'un échec, alors que Mme d'Amboise se retire du monde par faiblesse, pour ne pas faire face à ses sentiments.

Les deux maris font figure d'êtres malheureux bien que parfaits. Le comte d'Amboise est présenté dans la dédicace comme « assez généreux pour céder sa maîtresse à son rival » (237). En fait cette générosité résulte bien plus des intérêts du comte³⁷ que de son altruisme. Mlle Bernard aime ce jeu des apparences ; la générosité du comte est plusieurs fois mentionnée³⁸ mais démentie si on la regarde de plus près.

Tout d'abord, lorsqu'il voit que Mlle de Roye aime Sansac, il n'arrête pas de la presser de lui dire le nom de l'amant et l'idée de la laisser libre ne l'effleure même pas. Ensuite le premier renoncement résulte de la jalousie et du dépit. Puisqu'elle aime quelqu'un d'autre, la preuve de sa passion serait de la laisser libre. Dès qu'il mentionne une telle possibilité, la jeune fille saute sur l'occasion et l'encourage à renoncer au mariage : « Elle lui représenta avec douceur qu'il était désormais impossible qu'il fût content en l'épousant ; que, puisqu'il avait eu des soupçons une fois, il en aurait toujours et qu'elle l'estimait trop pour vouloir le rendre malheureux » (260). La décision d'Amboise est forcée par l'attitude de Mlle de Roye.

Le second renoncement est provoqué par la maladie de la jeune fille qui est sur le point de mourir de chagrin de devoir l'épouser. D'Amboise le sait, mais il attend que son état s'aggrave, et finalement il décide de la laisser à Sansac, parce qu'il y voit un moyen d'empoisonner « le bonheur de son rival en lui donnant lui-même sa maîtresse » (270). Il espère aussi que le caractère extraordinaire de son action le mettra au-dessus des autres hommes.

La générosité et l'amour violent semblent donc incompatibles. Comme de La Rochefoucauld, Mlle Bernard montre la déchéance des sentiments humains les

³⁷ Cf l'analyse de F. Piva dans l'introduction de son édition, p.224-233.

³⁸ Notamment par Mme de Roye, p.271, par Mlle de Sansac, p. 280, par Mlle de Roye, p. 274.

plus nobles et les plus grands qui se gâtent au contact de ceux qui ne font pas la gloire du genre humain, comme la jalousie, l'ambition et l'amour propre.

Parmi d'autres personnages, ce sont certainement les deux mères qui méritent qu'on s'y attarde. Dans les deux cas, les jeunes filles sont élevées par leur mère, à la campagne et loin de la cour. C'est aussi les mères qui sont chargées de leur choisir un époux. Mme de Chartres décide de marier sa fille après l'avoir présentée à la cour, Mme de Roye souhaite le faire avant d'y mener sa fille.

Mme de Chartres a du mal à trouver un candidat digne de sa fille. Quand l'intrigue de Mme de Vallentinois empêche le mariage de Mlle de Chartres avec le prince de Montpensier et quand la proposition du mariage de la part de M. de Clèves arrive, Mme de Chartres n'en a pas d'autres. Cela n'empêche qu'elle consulte sa fille et lui demande si elle veut l'épouser (148). Rien de tel chez Catherine Bernard, le comte d'Amboise est choisi arbitrairement par la mère ainsi que tous les autres candidats. En définitive, les jeunes filles n'aiment pas leur mari, néanmoins la modernité de l'attitude de Mme de Chartres est incontestable.

Autant nous savons que Mlle de Chartres a reçu une éducation exceptionnelle à son époque, car sa mère « ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable » (137), autant l'éducation de Mlle de Roye reste un mystère. Les deux jeunes filles sont obéissantes (Mlle de Roye se permet un manque de subordination lors du premier renoncement), mais Mlle de Chartres considère sa mère comme une amie à qui elle peut se confier et demander conseil (143), tandis que Mlle de Roye ne parle presque pas avec sa mère. Mme de Chartres ne se contente pas de mettre en garde sa fille contre la galanterie omniprésente à la cour et contre la fausseté des gens. Elle lui raconte l'histoire de Mme de Vallentinois pour montrer que « ce qui paraît n'est presque jamais la vérité » (157). L'ambiance qui règne au cours de cette conversation est chaleureuse et témoigne des rapports très proches qui existent entre la mère et la fille. Mme de Chartres est aussi la première à se rendre compte de l'amour de sa fille pour le duc de Nemours. Sa mort est une conséquence de l'amour adultère de sa fille et elle constitue aussi l'ultime avertissement pour Mme de Clèves, signe qu'elle comprendra trop tard.

La confiance mutuelle, les principes inculqués par la mère constituaient un rempart pour la jeune femme. Sans ce soutien Mme de Clèves est voué à « tomber comme les autres femmes » (172). La scène de la mort de Mme de Chartres est une des plus émouvantes du roman et si Mme de Clèves réussit finalement à faire face à sa passion, c'est grâce au souvenir de sa mère.

Mme de Roye, affirme l'auteur, « aime véritablement sa fille » (271). Son comportement néanmoins ne le prouve pas. D'une part, elle est moins perspicace, car elle ne se rend pas compte de l'amour de sa fille pour Sansac et elle dit même à la reine que « sa fille avait de l'antipathie pour le marquis de Sansac » (254). D'autre part, en voulant forcer sa fille à épouser d'Amboise, elle le lui rend encore plus détestable (259). Le pire est que Mme de Roye se lie d'amitié avec la plus grande intrigante du livre, Mme de Tournon, dont elle suit les conseils et qu'elle consulte sur tout ce qui concerne sa fille. La naïveté de la jeune fille est facile à expliquer, celle de sa mère est condamnable.

Au niveau de la structure, les deux romans ne diffèrent presque pas. *La Princesse de Clèves* est composée de quatre parties, *Le comte d'Amboise* en a deux. La reprise des procédés typiques du roman baroque de la première moitié du siècle est présente dans les deux romans, mais chez Mme de Lafayette cela est fait de manière beaucoup plus discrète, originale et moderne. Les quatre histoires intercalées sont liées à l'intrigue principale et servent à illustrer une réalité qui ensuite se reflète dans l'histoire de la princesse de Clèves. Le procédé du roman précieux où l'histoire intercalée n'avait rien de commun avec le récit de base, se trouve ainsi modifié et modernisé.

Il y a dans *La Princesse de Clèves* des épisodes peu vraisemblables. Rappelons seulement la scène du portrait volé (202-203), l'épisode de la lettre perdue (206-214), l'aveu de la princesse que M. de Nemours entend, car il est venu en cachette à ce moment-là (239), ou encore la rencontre dans le jardin où M. de Nemours ne reconnaît pas Mme de Clèves (297). Ces invraisemblances restent pourtant peu nombreuses par rapport à l'habitude qu'en avait le lecteur de l'époque et elles sont si bien intégrées dans le texte et dans la logique des événements qu'on les remarque à peine.

Mlle Bernard suit beaucoup plus la tradition précieuse. Elle n'est d'ailleurs pas la seule. Bien au contraire, c'est Mme de Lafayette qui est une exception dans le paysage romanesque de la seconde moitié du siècle, car la plupart des romanciers « ne suivent guère les préceptes d'un Du Plaisir » (Godenne, 1970 : 108). Le retour aux procédés précieux marque l'œuvre romanesque de la fin du XVII^e siècle, ainsi on retrouve dans *Le comte d'Amboise* un grand nombre de personnages jouant un rôle déterminant dans l'histoire, plusieurs intrigues amoureuses qui compliquent l'intrigue principale, le « mauvais caractère » (Mme de Tournon) qui incarne tous les vices possibles et semble encore plus perfide que son homonyme chez Mme de Lafayette, plusieurs épisodes absolument invraisemblables, comme la scène du bal (294-296) ou encore de nombreuses sentences morales qui parsèment le texte.

C'est sur le hasard et sur la méprise qu'a misé Catherine Bernard dans la conduite des événements alors que dans l'analyse des passions humaines, il n'y a aucune invraisemblance ou exagération. Elle est donc moins moderne que Mme de Lafayette mais se conforme néanmoins à la mode du roman court gardant un certain romanesque du début du siècle.

L'énorme succès de la *Princesse de Clèves* et les critiques favorables du *Comte d'Amboise*, les similitudes de procédés stylistiques³⁹ et surtout « le tragique qui naît du heurt entre rêve et réalité » (Hipp, 1976 : 511) justifie les rapprochements que l'on fait entre les deux œuvres.

Nous venons de montrer que Catherine Bernard tout en restant près de l'œuvre de Mme de Lafayette donne une autre signification à son roman. Sa vision est d'autant plus tragique que les plus belles actions de l'homme sont causées par des pensées basses et qu'il n'y a aucun espoir pour les héros, non seulement d'être heureux, mais d'accéder au moins à une forme de salut, à la sérénité. « Si le ciel de

³⁹ Cf. M-T Hipp, « Quelques formes du discours romanesque chez Madame de La Fayette et chez Mademoiselle Bernard », *RHLF*, mai-août 1977, p. 507-522.

Mme de Lafayette est plus vide que le ciel de Racine, le ciel de Mlle Bernard est encore plus noir que celui de Mme de Lafayette » (Hipp, 1976 : 515).

La vision pessimiste de l'âme humaine ressortit à l'augustinisme ambiant qui s'est exprimé avant tout dans le jansénisme mais peut-être aussi dans le protestantisme. La sobriété des personnages de Mlle Bernard, leurs caractères irrésolus ainsi qu'une grande retenue de l'auteur qui garde ses distances par rapport à ses personnages résultent peut-être de l'éducation protestante qu'a reçue Catherine Bernard. Bien qu'elle ait abjuré sa foi peu avant la Révocation de l'Edit de Nantes, sa sensibilité austère ferait penser à l'influence de la tradition dans laquelle elle a été élevée.

Le pessimisme de Mme de Lafayette ne pouvait qu'encourager la jeune romancière à aller encore plus loin dans les réflexions sur les passions humaines qui dégradent l'homme bien plus qu'elles ne l'améliorent. Reprendre l'œuvre de Mme de Lafayette comme modèle veut dire pour Catherine Bernard la nuancer, apporter une signification différente aux événements quasiment identiques, c'est montrer enfin qu'il n'y pas d'exemplarité possible. Il ne s'agit donc pas de remettre en question le modèle, mais de l'adapter pour transmettre une vision encore plus sombre de l'âme humaine, vision qui reflétait le déclin d'une époque.

BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE

- BERNARD Catherine (éd.1993), *Le Comte d'Amboise* dans *Œuvres*, t. I : *Romans et nouvelles*, texte établi et annoté par F. Piva, Fasano-Paris, Schena-Nizet, coll. « Biblioteca della ricerca/Testi stranieri ».
- DE LA FAYETTE Marie-Madeleine (éd. 1972), *La Princesse de Clèves et autres romans*, Paris, Gallimard, coll. Folio.

BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE

- COULET Henri (1967), *Le roman jusqu'à la révolution*, 1^{er} vol., Paris, Armand Colin.
- ESCOLA Marc (éd. 2004), *Nouvelles galantes du XVII^e s.*, Paris, GF-Flammarion.
- GODENNE René (1970), *Histoire de la nouvelle française aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève, Droz.
- GRANDE Nathalie (1999), *Stratégies des romancières. De « Clélie » à « La Princesse de Clèves »*, Paris, Champion.
- HIPP Marie-Thérèse (1976), *Mythes et réalités. Enquête sur les romans et les mémoires 1660-1700*, Paris, Klincksieck.
- HIPP Marie-Thérèse (1977), « Quelques formes du discours romanesque chez Madame de La Fayette et chez Mademoiselle Bernard », *RHLF*, n^o 3/4, p. 507-522.
- LEVER Maurice (1976), *La fiction narrative en prose au XVII^e siècle. Répertoire bibliographique du genre romanesque en France (1600-1700)*, Paris, CNRS.
- NIDERST Alain (1970, éd. augmentée 1972), *Fontenelle à la recherche de lui-même*, Paris, Nizet.
- MESNARD Jean (1993), « Le tragique dans *La Princesse de Clèves* », *RHLF*, n^o 181.

ABSTRACT

La Princesse de Clèves by Mme de Lafayette was published in 1678 and was an immediate success. Even today it is believed to be the first modern French novel. From the very beginning the work had many imitators with Catherine Bernard, considered the most talented follower, with her pessimistic vision of love and human behaviour. *Le Comte d'Amboise* (1688) is believed to be a novel inspired by *La Princesse de Clèves*. Similarities between the two works are many and significant, with the main theme of both works being practically identical and leading to a very similar conclusion ; after her husband had passed away the main heroine refused to marry the man she loved and separated herself from the surrounding world. However, conclusions of both novels have a different significance. Similarly, in case of heroes, the sequence and significance of events as well as the structure of the both works – similarities are only superficial.

In my article, I have analysed individual aspects of both works, where human emotions and psyche are presented differently. The image of a man presented by Catherine Bernard is more pessimistic and gloomy then that presented by Mme de Lafayette.